

Recueil de nouvelles

Harold Erbin

Le 6 septembre 2009

Table des matières

1	Le Roi Elmett	2
2	Meurtre	5
3	Journal d'un pirate	7

1 Le Roi Elmett

Le château Deinik. Une légende voulait qu'une créature sommeille sous ses fondations. Elmett n'y croyait pas. Il s'intéressait plutôt à la loi qui proclamait roi de ce royaume celui qui en portait la couronne. Et quels que soient les moyens déployés pour l'obtenir.

Les portes de la bretèche s'ouvrirent. Elmett, Agathe et sa suite pénétrèrent dans l'enceinte fortifiée. Il examina autour de lui. Une dizaine d'archers étaient disposés sur les remparts et une vingtaine d'hommes en armes s'étaient répartis dans la cour.

Elmett, Agathe et ses dix gardes ne faisaient pas le poids. Et il le savait. Mais il comptait sur la surprise.

Agathe était son garde du corps, ami et conseiller. Elmett et lui étaient très proches.

Le roi sortit alors. Quinze gardes l'accompagnaient.

— Bienvenue, mon frère ! s'écria le roi.

Il jetait des regards méfiants à la troupe d'Elmett. Les deux frères ne s'étaient jamais fait confiance.

Le temps semblait s'être arrêté. Aucun n'osait faire un mouvement. Chacun savait ce qui allait se passer.

— Tuez-les, ordonna finalement le roi.

La garde d'Elmett se porta à la rencontre des soldats. Elmett et Agathe se précipitèrent pour affronter le roi.

Elmett plongea son épée dans le corps d'un garde. Il para un coup puis repoussa son adversaire. Son mouvement l'amena face à son frère.

Après quelques passes d'armes, le roi tomba à terre, la gorge tranchée. La couronne tomba bruyamment sur le sol. Elmett la ramassa et la posa sur sa tête.

— Cessez le combat ! ordonna-t-il.

Les bruits d'armes s'entrechoquant cessèrent. Chacun posa un genou à terre.

Elmett entra dans la forteresse et se dirigea vers la salle du trône. Il prit place sur le siège, Agathe se plaça debout à ses côtés.

Elmett tenait à s'assurer de la sympathie des royaumes de Manath, à l'est, et d'Alèthè, au nord. Il fit mander deux émissaires qu'il envoya à la rencontre des deux monarques, pour les convier à un festin.

Elmett passa la semaine, avec l'aide d'Agathe, à réorganiser son royaume.

Un paysan demanda une audience. Un dragon sévissait dans les campagnes et terrorisait la population. Elmett accepta de terrasser la bête.

Il revêtit son armure et monta sur son destrier. Accompagné d'Agathe et de cinq nobles, il partit chasser le dragon.

Ils le trouvèrent trois heures avant le coucher du soleil. La bête était imposante : aussi haute que deux hommes et longue que trois. Ses griffes étaient de la même longueur que le bras d'Elmett et ses crocs autant qu'une de ses mains. Sa queue était immense et capable de renverser un homme en armure.

Elmett ordonna une charge de front. Il cala sa lance et se prépara.

— A l'assaut ! cria-t-il.

Ses hommes chargèrent avec lui. L'un d'eux fut incinéré par un long jet de flamme. Un autre fut renversé par la queue alors qu'ils étaient tout près. Les derniers atteignirent la bête au flanc. Elle poussa un long hurlement. Les guerriers

lâchèrent promptement leur lance et dégainèrent leur épée. Ils les enfoncèrent dans le ventre, mou, du dragon. La bête mourut.

Elmett trancha sa tête, pour la ramener en guise de trophée.

Une nouvelle semaine passa.

Elmett mangeait quand la terre trembla violemment. Plats, verres, hommes, tableaux, tout fut jeté à terre.

La secousse dura plusieurs minutes puis cessa. Elmett s'inquiétait, mais n'en laissait rien paraître.

Un des nobles qui l'avait aidé à tuer le dragon entra dans la pièce. Il tremblait tant qu'il s'effondra dans les bras de son suzerain. Ses paroles étaient incompréhensibles.

Elmett lui offrit une bouteille de vin qui avait été épargnée. L'homme la vida entièrement. Elmett put enfin comprendre son récit.

Le noble était à l'extérieur lorsqu'un long jet de flamme sortit de la terre, haut de plusieurs dizaines de mètres. Un tremblement avait accompagné le jet de flammes.

Elmett s'inquiétait plus, mais son visage restait impassible.

— Ne vous inquiétez pas, c'est un acte des Dieux, dit-il au noble.

— La créature s'est réveillée ! hurla le noble.

— Calmez-vous, lui intima le roi.

— Imaginez, continua le noble. Imaginez. Le feu du dragon était une étincelle comparée à ce souffle. Imaginez la taille de cette créature. . .

Elmett devait réagir car la rumeur allait se répandre. Il ordonna que la cité soit évacuée et que la population trouve refuge dans le campagne. Quant à lui, il irait demander l'asile pour son peuple à la reine du royaume de Manath.

— Je viendrai avec vous, lui dit Agathe.

Ils partirent dans l'heure, seulement armés d'une épée.

Arrivé au château, il demanda un entretien avec la reine. Il attendit la réponse, affirmative, pendant une heure. Il patienta une nouvelle heure avant que des serviteurs l'introduisent dans la salle du trône.

L'espace central ressemblait à une fosse. Sur les bords se trouvaient des sièges. Au fond de la salle, en hauteur, était assise la reine.

Elmett avait un mauvais pressentiment, mais il ne pouvait fuir : son peuple comptait sur lui.

Il s'avança vers la reine et s'agenouilla.

Elle était belle. Plus belle qu'aucune autre mortelle. Elle avait de longs cheveux noirs qui formaient un tapis à ses pieds. Elle avait des yeux saphir d'une couleur profonde. Sa peau était très pale. Elle portait une robe qui recouvrait ses formes parfaites, de la même couleur que ses yeux.

— Pour quelles raisons te trouves-tu ici, roi Elmett ? demanda-t-elle.

Sa voix était glaciale. Un soupçon d'ironie y perçait.

— La créature qui vit sous mon château s'est réveillée, commença-t-il. Je vous demande d'accueillir mon peuple tant que je n'aurai résolu le problème.

— Pauvre fou ! Je n'aide personne !

Elle leva la main. Le plafond s'ouvrit et des centaines de serpents verts émeraudes tombèrent autour d'Elmett et d'Agathe.

Ils dégainèrent leur épée et tailladèrent les serpents. Mais ils étaient trop nombreux.

— Fuyons ! s'écria Elmett.

Il se dirigea vers la porte, suivi d'Agathe. Il trancha un serpent en deux.

— Fuyez ! s'exclama la reine. Fuyez !

Elle éclata de rire.

— Personne ne peut s'enfuir de ma demeure.

Les portes se fermèrent devant les deux guerriers. Ils se retournèrent. Elle leva la main vers eux.

— Je vous condamne à errer pour toujours au royaume des Songes Eternels.

Elmett tenta de se précipiter vers elle. Sa vision se troublait. Il vit Agathe tomber à genou. Il avait du mal à se repérer et à soulever ses jambes. Il ne voyait plus que de vagues tâches vertes. Ses membres lui semblaient si lourds. Il n'arrivait plus à penser. Il ne voyait plus rien. Il ne pouvait plus bouger.

Il tomba.

2 Meurtre

Madame,

J'espère que vos fils Yoan et Emeric se portent bien. Je ne sais pas comment j'aurais pris la mort de mon père à leur âge. Je suis certaine que si Henri vous a choisi pour femme, vous êtes apte à les reconforter. Quant à vous, vous deviez vraiment l'aimer, et lui aussi devait vous aimer, au vu de la manière dont il me parlait de votre relation.

Voici près d'un mois, alors que j'assistais à un meeting, j'ai rencontré votre mari. C'était un homme aux manières charmantes et à la compagnie agréable. Nous nous sommes trouvés disposés à nous entendre, et c'est naturellement que nous avons discuté autour d'un café après notre réunion.

Je me souviens de chacun de ses traits : ses magnifiques yeux bleus, son nez légèrement écrasé, ses sourcils épais et son sourire charmeur. Ses cheveux blonds qui balayaient ses épaules allaient parfaitement avec son air fier. Lors de notre meeting, il était toujours le premier à apporter une idée, proposer des solutions, et placer un peu d'humour afin de détendre l'atmosphère.

Mais je m'é gare à cet heureux souvenir. Nous dûmes parler deux bonnes heures. Il me parla du bonheur que lui inspirait sa femme, vous, et la joie qu'il avait à s'occuper de ses enfants. Moi-même, qui n'en ai jamais eu, m'imaginai le sentiment que cela devait apporter. Il me parla de son travail, et en retour je lui parlais du mien. Puis je pris la parole pour lui rapporter des éléments de ma vie. Hélas, quand l'heure fut avancée, nous nous séparâmes. Alors nous convînmes de nous retrouver au même endroit deux jours plus tard.

Comprenez bien, j'ai désiré votre mari ardemment dès que je l'ai aperçu. Il ne fait aucun doute que je l'aurais parfaitement contenté, et qu'il se serait plu à mes côtés. Las ! Dans cette vie il était aux vôtres, et je ne pouvais me résoudre à briser son bonheur en vous l'arrachant. Je préférerais être triste que de lui causer une telle souffrance.

Toutefois, au cours des jours qui suivirent, nous parlâmes beaucoup. Nous nous revînmes au même bar, plusieurs fois, puis nous nous appelions lors de nos moments libres. Nous devenions plus proches, et il me confiait toujours plus des éléments de sa vie, et chacun était composé en partie d'une même chose : son amour pour vous. Je n'étais pas jalouse, non, car j'aurais fait tout ce qui aurait pu le rendre heureux.

Un jour, il me présenta à un de ses amis. Ce dernier me paraissait être rustre comparé à Henri qui avait un port si noble. Mais afin de faire plaisir à notre aimé, je fus de compagnie agréable. Dans la semaine qui suivit, je rencontrais ainsi quelques-unes de ses connaissances. Je parvenais tout de même à apprécier la compagnie de certains et je me mis à les côtoyer même en l'absence d'Henri. Par leur bouche, j'appris de nombreux éléments intéressants sur votre couple, et me réjouissait que vous rendiez Henri heureux.

Si bien que je décidai d'organiser une soirée entre nous. Je l'invitais lui, bien sûr, et tous ses amis. Je me souviens du soin que j'ai apporté à la préparation de cette fête. Je tenais à ce qu'aucun élément ne vienne à manquer, ce qui aurait risqué de déplaire à notre bien-aimé.

Le soir même, peu avant le début des festivités, j'avais pris grand soin à la tenue que j'allais porter. Je tenais à ce que le souvenir qu'il aurait de moi soit

inoubliable. Je passerais les détails esthétiques que vous connaissez sûrement, car j'ai adopté moi aussi ce qu'il aimait. Je m'étais enduit les lèvres de cyanure. Imaginez-vous ? Il suffisait que je me passe la langue pour les humecter puis que j'avale ma salive, et je serais morte. Et ce sentiment que ma vie se jouait de peu me grisait étrangement.

Ainsi, la soirée commença. Je présentais une attitude aimable à quiconque m'adressait la parole, et je crois que ceci encouragea certains à boire plus que de raison. Après un temps incertain, tous étaient plus ou moins inaptes à réfléchir correctement. Il en était bien sûr de même pour Henri. Je me souviens l'avoir attiré au milieu de ces porcs qui puait la sueur, et de l'avoir embrassé. Ce baiser fut long et passionné, et je vous ai jalosé un bref instant pour vous qui avez connu cela durant de longues années.

Après notre étreinte, je le vis commencer à perdre son souffle. Le mien aussi me manquait dans la joie qui me saisit à cet instant. Je l'avais embrassé ! Je m'attendais à ce qu'il s'affale, et je saisis son corps afin de le poser précautionneusement. Son corps était agité de spasmes dus au manque d'oxygène. Il tentait en vain d'aspirer de grandes gorgées d'air, mais le râle qui sortait de sa gorge démontrait que ses efforts étaient inutiles. Je m'assis à ses côtés, et lui murmurait des paroles apaisantes. Les soubresauts se calmèrent peu à peu, et il cessa finalement de respirer. Je fermait ses yeux encore ouverts.

A cet instant, je pleurais. Ce n'était ni de la tristesse ni de la peine, mais de la joie à l'idée de le retrouver bientôt. Peu après, j'arrachais certaines parties de mes habits. Au même instant, un de ses amis découvrit le corps et s'inquiéta. Il mit du temps à comprendre qu'Henri était mort, et bien plus à réagir. J'appelais alors la police, prenant une voix de composition fort affligée et terrifiée, qui fut sur les lieux une dizaine de minutes après.

Tous furent quelque peu dégrisés par le spectacle, et aucun ne parvenait à s'expliquer ce qui se fut passé. En voyant le cadavre, les policiers nous emmenèrent tous. Etant la seule personne sobre, je leur exposais ma version des faits : un des hommes s'était approché d'Henri et lui avait donné à boire. Je rapportais que peu après il était tombé par terre, agité de spasmes. Puis je dis que ses amis tentèrent d'abuser de ma personne, mais que je parvins à leur échapper le temps de prévenir la police.

Ainsi furent-ils tous mis en garde à vue, et moi-même relâchée. Je refusai poliment une proposition d'aide psychologique, et m'en fus chez moi. Je me mis aussitôt à écrire la présente lettre. Maintenant que je l'ai terminée, je m'appête à vous l'envoyer. Bien entendu, quand vous la recevrez, je serai morte et aurai rejoint notre aimé.

Adieu.

3 Journal d'un pirate

Lundi 11 février 1589

J'ai décidé de confier ma vie au papier, car mes jours sont comptés. Je me suis fait de nombreux ennemis au cours de ma vie. Devenir pirate n'a pas été mon choix. Je vais commencer par mon enfance.

Je suis de sang royal, deuxième fils du Roi de France. Mon père décida de me former à l'assassinat. A mes dix ans, mon père me confia à l'assassin actuel de sa cour. Ma formation dura six ans. Je vécus caché, isolé avec mon maître, si bien qu'après quelques années, personne ne se souvint plus de moi. Puis mon maître prit sa retraite et je devins l'assassin royal. Mon père était rusé : devant défendre la famille royale, je ne pouvais plus prétendre au trône, et je n'aurai pas été crédible. Il pouvait de plus me garder un œil, pour être sûr que je n'allais pas fomenter une révolte.

Cinq passèrent ainsi, assassinant les ennemis du Roi. Puis un jour, mon père mourut, et mon frère hérita du trône. Mais n'ayant pas confiance en moi, il m'exila aux Caraïbes.

Le trajet fut long. L'équipage était méfiant, connaissant ma formation, que mon frère avait prit grand plaisir de dévoilée. Je fus débarqué dans un port, disposant de maigres affaires et juste assez d'argent pour survivre. J'ai tenté de trouver un travail, mais personne ne voulait embaucher un Européen qu'ils ne connaissaient pas. Un jour, un bateau pirate fit escale. Je décidai de m'embaucher. C'est ainsi que je devins pirate.

J'ai commencé comme mousse, à l'essai. Je travaillais dur sur le bateau et j'excellais à l'abordage. Je devins le meilleur pirate du navire après de second et le capitaine. Un jour, le second s'étrangla en mangeant et mourut, le mystère ne fut jamais éclairci. Le capitaine me nomma alors second. Je devins très populaire auprès de l'équipage. Cela faisait plus d'un an que j'étais pirate. Le capitaine était mécontent et devenait dangereux. Une nuit, lors de son quart, il tomba du navire et se fit dévorer par les requins. L'équipage m'élut alors capitaine. Ceux qui hésitaient moururent tout aussi mystérieusement, lors du repas du jour suivant.

Le temps passa. J'ai maintenant trente ans et toujours plus d'ennemis. Des rumeurs courent : un capitaine aurait engagé un assassin, pour se venger de la perte de sa cargaison. Je crains pour ma vie.

Dimanche 17 février 1589

On vient de faire escale dans un port. La nuit est sombre, sans lune. Un chien hurle. Je pense que c'est le mien, il garde ma porte. J'ai l'esprit embrouillé. Comme si... Non, je m'en serai aperçu. Il n'y a aucun bruit, comme si le temps avait stoppé sa course éternelle. Un homme crie, suivi d'un cri d'éclaboussures. J'entends des pas précipités. Un autre homme crie. Mes hommes s'agitent sur le pont. J'ai du mal à écrire, j'ai l'impression que mon bras pèse si lourd... Une porte claque. Ce doit être celle du couloir qui mène à ma cabine. Je ne sais pas. J'ai peur. Les planches craquent sous les pas de quelqu'un. Le pas de l'intrus est léger. Le chien s'arrête brutalement de hurler.

Il m'a trouvé...

Mes ennemis seront vengés...
La porte s'ouvre...